

Préface

Sophie LÉCOLE-SOLNYCHKINE et Aline WIAME

Pour les bactéries de l'Archéen anaérobie (entre 2,5 et 4,5 milliards d'années), le premier désastre écologique s'est produit avec l'arrivée de l'oxygène dans l'atmosphère terrestre. Ces bactéries originelles, des procaryotes¹, se sont adaptées au nouvel environnement et se sont, pour ce faire, réfugiées au plus intime de nos organismes pour survivre à leur catastrophe. « Monstruosité » qui fait alors partie de nous : lorsque nous respirons, nous sommes interconnectés avec ce temps profond.

Ce que nous dit le paléo-biologiste, chaque être terrestre en fait lui-même l'expérience : nous ne cessons de vivre et de participer aux changements d'un monde en perpétuelle métamorphose. Les cultures, les civilisations, les espèces ne cessent de surgir et de disparaître. Nous-mêmes, persuadés de la stabilité de nos frontières corporelles et de l'immuabilité

1. Voir par exemple Timothy Morton, *La Pensée écologique*, Paris, Zulma, « Zulma Essais », 2019, p. 67-68 : « Les entrailles des organismes grouillent de corps étrangers. Ainsi que l'a démontré Lynn Margulis, nos cellules contiennent des bactéries originelles, celles de l'Archéen anaérobie, les procaryotes, qui se cachent dans le tissu organique du désastre écologique qu'elles ont créé, un désastre appelé oxygène. C'est la théorie de l'endosymbiose : la symbiose se produit aussi bien à l'intérieur qu'entre les organismes. [...] À un niveau micro, il devient impossible de dire si le méli-mélo d'entités qui se répliquent sont des rebelles ou des parasites ; les distinctions intérieur-extérieur s'effondrent. Plus nous en savons, moins les êtres vivants sont autonomes. La chimie et la physique découvrent la qualité malléable et fongible des choses, jusqu'aux objets les plus minuscules de la nano-échelle. »

de notre moi, sommes pourtant des holobiontes², irréductiblement hybrides et aux limites mouvantes. La métamorphose n'est donc pas l'exception merveilleuse mais bien la règle ; notre condition actuelle d'humains vivant dans l'Anthropocène – cette époque géologique marquée par des perturbations climatiques rapides, d'origine anthropique, aux conséquences biologiques, sociales, géopolitiques mais aussi esthétiques et intimes dont nous commençons à peine à prendre la mesure – ne fait qu'accentuer cette prise de conscience : « Quelle surprise pour les gens du XXI^e siècle de découvrir à quel point la (notion de) nature est étroite comparée au comportement de la Terre qui s'ouvre ainsi sous leurs pieds³. »

Ne cédon pas à la déploration d'un passé, considéré comme stable et rassurant, une fois dépassée l'illusion des catégories figées et de l'essentialisme. Ces transformations continues du monde ne sont en rien lugubres, elles sont la condition même de la vie et de la création. L'espace du vivant, celui où toute transformation peut advenir, celui qui seul affecte nos désirs et en est affecté en retour, n'est pas le trop simple espace euclidien à deux dimensions mais un espace topologique, tel un vaste tissu qui se plie et se déplie en permanence, dans des jeux de courbure brassant les existences les plus vastes et les plus minuscules ainsi que les formes et déformations⁴.

Où suis-je ? Qui suis-je ? S'agit-il d'une même question, n'exigeant qu'une réponse sur le là ? Je n'habite qu'en plis, je ne suis que plis. On s'étonne même de ce que l'embryologie emprunta si peu à la topologie, sa science mère ou sœur ! Depuis les stades précoces de ma formation embryonnaire, *morula*, *blastula*, *gastrula*, germes vagues et précis de petit d'homme, ce qu'on appelle à juste titre tissu se plisse, en effet, une fois, cent fois, un million de fois, de ces fois qu'en d'autres langues certains voisins nomment

-
2. Selon la définition que Lynn Margulis donne à ce terme, par lequel elle désigne toute association de biontes – individus appartenant à des espèces différentes – lorsqu'ils constituent durant une partie de leur vie une symbiose. Voir Lynn Margulis, « Symbiogenesis and Symbioticism », in Lynn Margulis et René Fester (dir.), *Symbiosis as a Source of Evolutionary Innovation: Speciation and Morphogenesis*, Cambridge, MIT Press, 1991, p. 1-14.
 3. Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 371.
 4. En guise d'exemple d'espace topologique, on se référera à la conférence de Margaret Wertheim sur les espaces hyperboliques. En mathématiques, un espace hyperbolique est caractérisé par le fait que, une droite et un point extérieur à cette droite étant donnés, il est possible de faire passer par ce point une infinité de droites parallèles à la première. Si les intelligences artificielles ont longtemps échoué à simuler des espaces hyperboliques, les mathématiciennes pratiquant le crochet ont quant à elles découvert que les plis d'étoffe qu'elles filaient sous leurs aiguilles constituaient, très pragmatiquement, de tels espaces. Voir Margaret Wertheim, « The Beautiful Math of Coral », *TED Talk* de février 2009.
URL : https://www.ted.com/talks/margaret_wertheim_crochets_the_coral_reef/#t-20916, consulté le 9 juin 2022.

encore des plis, se connectent, se déchirent, se trouent, s'invaginent, comme maniés par un topologue, pour finir par former le volume et la masse, pleine et vide, l'intervalle de chair entre la cellule minuscule et l'environnement mondial, à qui l'on a donné mon nom et dont présentement la main, repliée sur soi, dessine sur la page des ganses et des boucles, nœuds ou plis qui signifient⁵.

Comme le souligne Michel Serres, les boucles que trace l'écrivain, tout comme les lignes que dessine l'artiste, ne sont que l'amplification et la continuation de métamorphoses qui ne cessent de mouvoir le tissu du monde. Le mot *image*, commun à la littérature et aux arts visuels, provient du latin *imago*, qui désigne, en biologie, le stade ultime du développement de l'individu – arthropode ou amphibien – qui mue. Mais l'image, pas plus que le vivant, ne se satisfait jamais de sa fixité. Les œuvres, les signes qu'elles contiennent, appellent en permanence d'autres signes, hantises ou survivances, qui peuvent à chaque instant métamorphoser la lecture des œuvres et du monde.

Chez Alexander Gottlieb Baumgarten, et donc, dans l'une de ses formulations premières, l'esthétique subsume « l'art de prévoir et de pressentir », soit la mantique, laquelle est réputée comporter, parmi de nombreuses subdivisions particulières, la *stoéchomancie* (lecture et interprétation des signes des quatre éléments, dont la *géomancie*), la *caliscopie* (observation du ciel), l'*oryctomancie* (basée sur les fossiles), et enfin la *phytomancie* (lecture et interprétation des plantes) et la *botanomancie* (basée plus spécifiquement sur les herbes). Art de l'interprétation des signes, art de la désignation et de la connaissance par signes, l'esthétique est aussi « science de l'invention et de l'interprétation des figures⁶ » : elle joue donc un rôle central dans le décillement et l'apprivoisement de notre sensibilité à un monde en mutation.

Cette éducation de notre sensibilité est d'autant plus capitale que, comme le savent les auteurs, artistes, et cinéastes étudiés dans ce volume, parfois la métamorphose peut mal tourner. Il faut alors la replacer dans une histoire des idées et dans une histoire des formes, au sens où, suivant les époques, les valeurs attribuées aux métamorphoses excessives, monstrueuses, radicales et sans retour, s'arraisonnent aux idéologies dominantes successives (religion, politique, scientisme, etc.). L'étude et la connaissance ne suffisent cependant pas pour faire monde avec ces métamorphoses, qui sont avant tout affaires de désir.

5. Michel Serres, *Atlas*, Paris, Julliard, 1994, p. 47-48.

6. Alexander Gottlieb Baumgarten, *Esthétique*, Paris, L'Herne, 1988, Appendice II, « Philosophie générale », §147 I, p. 243.

Comme le relève Isabelle Stengers, en cette époque d'Anthropocène caractérisée par une série de dispositifs de pouvoir (politiques, technoscientifiques) étouffant notre sens des possibles, reconnaître les affects et désirs qui trament les mutations accélérées d'un monde de plus en plus complexe est essentiel pour nous assurer des conditions d'existence et de création soutenables et souhaitables. La philosophe propose ainsi d'apprendre à penser, sentir et désirer « en voix moyenne », s'inspirant de la grammaire grecque où cette catégorie, distincte des voix actives et passives, présente un sujet syntaxique se « laissant agir » par une action dans laquelle il est impliqué, comme dans les verbes réfléchis⁷. Se laisser agir n'est pas être passif ; c'est apprendre, méticuleusement et continuellement, à sélectionner ce par quoi nous nous laisserons affecter, à repérer les désirs et dangers à l'œuvre dans les métamorphoses qui nous tissent. La pratique nécessaire des métamorphoses, comprise en voix moyenne, n'a rien d'abstrait : comme le montrent Carla Hustak et Natasha Myers, c'est une telle pratique qui a animé Charles Darwin lors de ses expériences avec les orchidées dans les années 1860, lorsque, tentant de comprendre leur processus de reproduction, il dut se laisser agir par les sensibilités singulières des insectes et des plantes, virevoltant autour de ces dernières, réapprenant à toucher, élaborant, en bref, une véritable « chorégraphie ontologique » qui ne le laissa pas inchangé⁸.

Les contributions de ce numéro de *Littératures* participent d'une forme de chorégraphie ontologique en éclairant les tours et détours des métamorphoses qui, au cours de l'Histoire et des histoires, ont aiguisé nos imaginaires, nos peurs, mais aussi nos affects et conditions de vie. Contre toute nostalgie fixiste, elles nous enseignent que nous rendre sensibles aux métamorphoses du monde ne revient pas seulement à le connaître tel qu'il aurait toujours été, mais à contribuer à sa perpétuelle réinvention. Car le désir de métamorphose, en voix moyenne, n'est jamais seulement lamentation quant à ce qui nous manquerait, mais création et production de possibles⁹, pour qu'il y ait encore des métamorphoses désirables, et des voix humaines – ou non – pour en narrer les histoires.

7. Voir Isabelle Stengers, *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, La Découverte, 2020, p. 165-171.

8. Voir Carla Hustak et Natasha Myers, *Le Ravissement de Darwin. Le langage des plantes*, trad. de l'anglais Ph. Pignarre, Paris, La Découverte, 2020.

9. Sur le désir comme production plutôt que comme manque, voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie 1. L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972.